



PRÉSENTE

SHISHMAREF

L'ÎLE EN SURSIS CLIMATIQUE

UN FILM DE
SONIA HENRY ET JÉRÉMY FREY

PRODUIT PAR
NILS ANDERSEN

	CPB FILMS	Nils Andersen Producteur documentaires		WWW.CPBFILMS.COM
	108, avenue Ledru Rollin 75011 Paris FRANCE	T. +33 (0)1 44 75 42 18	S.A. au capital de 77 400 € Simplified joint-stock company R.C.S Chamber of Commerce Registry n° Paris B 384 578 381 TVA VAT n° FR 83 384 578 381 SIRET 384 578 381 00020 - APE 5911	
		nils.andersen@cpbfilms.com		



SHISHMAREF, L'ILE EN SURSIS CLIMATIQUE

Un film de Sonia Henry et Jérémy Frey

52'

Sous-estimée la montée des eaux va menacer 300 millions de personnes - européens, américains, asiatiques - d'ici à 2050. Les 500 premiers sont ici, à Shishmaref. Actuellement, sans reconnaissance, sans droit - donc sans aide - sans statut officiel, ils deviendront fantômes, errants et migrants de masse. Retour sur leur combat, devenu aujourd'hui crucial pour l'ensemble des Hommes, potentiellement futurs réfugiés climatiques. Voici l'histoire d'un coin de l'Alaska, de la résistance d'un village de 600 habitants que la mer grignote.

Intentions

L'exil, ce mot longtemps a résonné comme empreint de liberté, d'ailleurs et de voyages. Dans la littérature surtout, James Joyce, Rilke ont bercé pour certains leur présent et bâti leur avenir. Comme un songe, l'exil était une tentative de se connaître mieux, de trouver refuge dans l'altérité, la différence culturelle, linguistique.

Autour de moi, le sentiment que tout dérive. Les corps abimés et les âmes en exil. Je les regarde. Comme moi, née sans racines, ils sont mes frères et mes sœurs de sang, celui des oubliés, les fantômes sans identité. Ils viennent d'un pays sans terre, en guerre ou submergé par les flots. Mais nous avons en commun de chercher une terre, un abri, un repos là où l'on redevient un être civilisé, avec sa mémoire, son histoire et ses traditions. Ce sujet, cette réalité absurde de ces citoyens en suspens, je veux la transformer en appuyant un changement de paradigme juridique. Montrer l'absurde et l'arrogance des Etats pour révéler la part essentielle de ce combat, de ce film : aider mes frères d'exil à posséder enfin un statut juridique. Leur donner des droits, au premier chef desquels la reconnaissance de leur existence à travers la justice internationale. Je regarde autour de moi avec la lenteur de ceux pour qui le temps ne veut rien dire. Je m'arrête et là, je les vois, eux, ces autres-là, sur leur terre en péril, en encombrement d'eux-mêmes. Je les regarde et je comprends que j'appartiens à cette fratrie. Ils

sont mes frères et sœurs d'os, d'ossature, de maintien. Être abimé finalement au même endroit. Nous serons tous des exilés.

Dans ce film, nous allons croiser des rieurs, des femmes et des hommes pleins de vie, des réconciliés, des apaisés, ils appartiennent au monde de l'espoir, de l'avenir. Mais nous rencontrerons aussi des fatigués, des abimés, des isolés, des enragés. Ils sont nés de l'insupportable, de l'injustice. Ils appartiennent au passé, une mobilité immobile et dangereuse, à cette lenteur parfois qui les pousse dans une torpeur, celle qui annonce le renoncement, une bataille perdue d'avance. Ils assistent à leur propre abîme, ils voient chaque jour s'éloigner la société, leur identité, l'autre.

Que sont-ils devenus ? Être les premiers identifiés les a-t-il aidé à survivre ? La fonte des glaces a depuis aggravé leurs conditions de vie et aujourd'hui il s'agit de déménager le village en le déplaçant d'un seul bloc pour préserver son mode de subsistance, ses traditions.

Cette île est empreinte de la mer et de poissons gras. Ils sont pêcheurs : dans leur sang coule la mer de Béring et leur ADN a le goût de sel. L'alcool n'a pas trouvé sa place ici – pas encore - contrairement à leurs cousins voisins dont le diabète devient la première cause de décès. Ici, la tradition demeure, intacts sont les gestes de ce peuple né ici.

Mais certains, très rares d'ailleurs, ont renoncé à rester dans leur maison, qui bascule chaque jour davantage vers les flots. Ils sont partis de l'autre côté et sont devenus cueilleurs et chasseurs de rènes. Pour la majorité, le déménagement est impossible, faute d'aides de l'État. Ils sont invisibles à l'administration. Leur statut n'existe pas. Ici, c'est tout un système qui est en panne. Shishmaref cristallise les enjeux mondiaux des réfugiés climatiques et de leur non reconnaissance juridique. Shishmaref dans sa résistance devient le symbole d'un peuple qui se bat pour ne pas perdre son identité, ne pas être oublié comme tant d'autres au fond des mers. Nous irons aussi à la rencontre des rares politiques et juristes qui se battent pour améliorer ces vies d'exils, qui essaient de créer un cadre juridique aux glissements de terrain, à la montée inexorable des eaux tout en préservant les traditions qui pourraient, en s'exilant, disparaître.

Les communautés autochtones tentent de nous dire depuis plus de vingt ans que les effets du changement climatique ne seront pas pour nos petits-enfants mais pour nous.

A ce jour et contrairement aux idées reçues, les études montrent que 95% des migrations dues aux effets des dégradations environnementales sont seulement locales ou régionales, c'est-à-dire à l'intérieur des frontières. Selon la Banque Mondiale, d'ici à 2050, 143 millions de personnes pourraient être déplacées à l'intérieur même de leur pays d'origine. En effet, près de la moitié de l'humanité réside à moins de 100 km de la mer

(75% d'ici à 2035) et 500 millions d'habitants à moins de 5 km.

Et cela vient s'ajouter à l'actuel désordre ambiant, celui qui tire les hommes vers leur part sombre, de la peur de l'autre, où l'homme devient meute féroce pour protéger ce qu'il considère comme son territoire. De l'agitation mondiale est née la turbulence climatique qui comme un siphon nous entraîne vers un futur préoccupant et anxiogène et nous renvoie en même temps il y a 6000 ans, au temps du premier Homo sapiens qui en devenant sédentaire s'est accaparé la terre et en a fait sa chose... jusqu'aux excès d'aujourd'hui.

Shishmaref symbolise ces excès, trop proche d'un littoral qui se dérobe. Depuis plusieurs années, les habitants sont confrontés à la montée des eaux... et sont devenus les premiers réfugiés climatiques. Je vous emmène découvrir la première communauté qui a été décrite comme réfugiée climatique, celle qui cristallise les enjeux mondiaux et les comportements juridiques inadaptés. Celle qui sacralise notre impuissance mais aussi les batailles menées et à venir pour qu'enfin ces femmes et ces hommes ne soient plus invisibles. Si nous sommes incapables de sauver un village de 600 habitants, qu'allons-nous faire lorsque 50% des côtes américaines, asiatiques et européennes sont susceptibles d'être touchées... ? On est en Alaska. Retour à Shishmaref.

Sonia Henry



Le film

Ce village reculé de 565 habitants à cinquante mètres du cercle polaire est ouvert sur la mer des Tchouktches et la mer de Bering au nord et sur la baie de Sarichef au sud. Le village est construit sur une étroite pointe de sable d'à peine cinq kilomètres de long.

Dans la petite baie au sud du village, il y a tous les trésors de ces deux mers de Bering et des Tchouktches et leurs cétacés. La première source de nourriture, le crabe et le colin, tend à disparaître. Le réchauffement des eaux profondes condamne ces espèces. Elles ne se reproduisent plus assez et la pêche intensive saccage le peu de réserve disponible. Pour les habitants de Shishmaref, il faudra que la jeune génération rentre dans les terres, revienne à l'élevage de rennes. Tout un bouleversement social et des traditions qui pourraient disparaître.

L'enjeu de la tradition est essentiel à leur survie. Les Iñupiaq, qui se traduit par le « vrai peuple », vivent en Alaska depuis environ 4 000 ans. Pour survivre dans le rude environnement arctique, les Iñupiaq ont développé une compréhension approfondie des ressources naturelles de la région et de leur usage. Ils ont créé une culture de coopération et de partage. Ils faisaient du commerce avec leurs voisins (et avec d'autres dans les années 1800) et chassaient,

principalement des phoques, des caribous et des baleines boréales. En effet, ces villages ont une histoire et un héritage culturels importants qui se traduisent notamment dans leurs activités de chasse, de pêche ou encore d'élevage de chiens de traineau.

Nous retrouvons Esau, un habitant du village de Shishmaref, sur son bateau traditionnel construit à base de peaux de phoque, l'umiak, nous partons à quelques kilomètres d'ici, à Barrow la ville la plus au nord des États-Unis, assister à une fête traditionnelle là où la baleine est omniprésente et célébrée. Il existe ici une relation étroite et secrète, presque spirituelle qui unit les villageois à la baleine, célébrée et emblématique car elle participe non seulement à leur survie en leur garantissant de la nourriture toute l'année mais pas seulement. Il explique que c'est une forte croyance chez les Inupiat : les baleines feraient don d'elles-mêmes. Et choisiraient parfois celui qui lui ôtera la vie.

Mais aujourd'hui c'est également les pêcheurs qui se voient ôter leur vie. La glace n'existe plus aussi longtemps dans l'année qu'avant alors qu'elle est nécessaire à la pêche pour garder une alimentation saine toute l'année. La mer a déjà englouti un jeune du village à l'occasion d'une telle sortie.





Au cimetière sur la tombe de cet adolescent du village mort en allant pêcher sur la glace, nous retrouvons ses parents Shelton et Clara Kkeok. Le premier mort du climat disent-ils. Ce jour-là la glace a fondu et il a été avalé par la mer. Leur alliée est devenue leur ennemi. Elle s'est transformée et est devenue imprévisible... allant même jusqu'à bousculer leurs maisons.

En effet depuis presque 40 ans, la côte a reculé de 70 mètres mais l'érosion s'est accélérée ces dernières années et Shishmaref glisse vers la mer et rétrécit de 20 mètres chaque année. L'érosion condamne à chaque tempête un peu plus chaque maison. Certaines sont déjà enfouies, d'autres en équilibre instable.

En comparant des photos aériennes, il semblerait que l'île perde 3 mètres par an et 7 mètres après des tempêtes exceptionnelles, selon le Corps des Ingénieurs de l'Armée (USACE) qui joue un rôle important dans l'évaluation des options de déménagement.

Esau Sinnok, s'est engagé pour protéger son île et plus encore son arctique. Il est aujourd'hui un des Arctic Youth Ambassadors. A son initiative, nous traçons avec les jeunes du village une ligne rouge pour délimiter la côte.

Esau s'est exprimé le 9 octobre 2019 lors d'une conférence de presse organisée devant la Cour Suprême d'Alaska. Avec d'autres il a mené une action en justice pour mettre en cause la responsabilité de l'Etat américain dans ce qui se passe à Shishmaref. Les forages entrepris en Alaska condamnent leur futur en accélérant le dérèglement climatique. « Cela déstabilisera encore plus le climat et fragilisera notre écosystème. Moins de chasse et de pêche possible car cet affront à notre territoire accélérera d'autant plus la fonte de nos glaces. A son initiative, les jeunes du village et lui en tête, tracent avec une corde rouge la délimitation de la côte. Vous verrez, à la fin de votre documentaire, l'eau aura déjà monté. C'est à vue d'œil ici » dit-il.

Il nous présente **Christine Shearer, une chercheuse en géothermie** qui met en garde sur les effets des forages. Elle a publié un livre sur un village d'Alaska et les raisons du changement climatique où elle démontre que les forages ont eu des conséquences désastreuses. La région regorge de réserve de pétrole et les forages tout comme l'exploitation perturbe tout l'éco-système.

On perçoit ici le fort enjeu environnemental et climatique. En effet, en raison de la fonte des glaciers et du réchauffement climatique, le niveau augmente de plus en plus et provoque l'effritement du pergélisol, cette partie gelée des sols qui contient un grand taux de méthane.



L'ironie de la situation est que les émissions de gaz à effet de serre (GES) sont responsables de ces phénomènes, mais plus le pergélisol s'effrite, plus il libère du méthane et autres gaz à effet de serre (GES) emprisonnés à l'intérieur, accélérant sa propre disparition.

La vie des habitants est devenue ubuesque... Nous retrouvons un couple qui compte 50 ans de vie commune et ont dû se séparer physiquement depuis 4 ans, l'un vit côté terre, l'autre est resté côté mer.

Ils sont des figures emblématiques de l'enjeu climatique et du bouleversement social et culturel causé par le dérèglement climatique. Dans sa salle à manger Kim Ningeulook 67 ans, pensait déménager mais a changé d'avis. Elle raconte : « Chaque communauté doit se débrouiller seule ! Mon mari et mes 6 enfants sont partis à 150 km à Nome, refaire leur vie. La seule façon pour eux de se donner un avenir. Ils pourront toujours revenir et apprendre les us et coutumes si le village reste debout souffle-t-elle. Il s'agit surtout des anciens qui ne veulent pas perdre leurs traditions. Leur isolement a permis de préserver le langage et la culture Inupiak. Grace à cet état ilien, l'alcool ne les a pas encore rongés. »

Faute de statut et de reconnaissance juridique, les villageois ne peuvent donc pas prétendre à une aide financière du gouvernement, de la région et

encore moins des compagnies d'assurance. Leurs maisons s'effondrent ou ne vaut plus rien et ils doivent seuls assumer les frais de déménagement. Pour les responsables municipaux et les chefs de tribus, le projet de déménagement a mis un terme à tous les investissements dans le village. Une sorte de statut quo qui pénalise les plus anciens. Mais d'après la presse locale, seule 30% de la population souhaite rester. Kim regarde au loin, elle tend son doigt vers ce qui lui paraît l'infini : "De l'autre côté, cela vous paraît à deux pas, mais pour moi c'est un voyage incertain. J'ai peur de ne plus reconnaître les miens, que la terre les change". Elle ajoute ' Pourquoi autant de blocages et de lenteur pour nous aider ? Quel prix a notre vie pour nous laisser ainsi à la dérive ?"

Nous interrogeons Joël Clément, qui a travaillé pour l'administration Obama et a défendu la cause de l'Alaska auprès de lui, le convaincant de s'y rendre en 2015 pour parler changement climatique.

- Faut-il une coalition internationale ou est-ce au cas par cas que nous avancerons pour donner un cadre juridique à cette situation ? Le blocage est-il purement économique, combien coûte un réfugié finalement ?
- Faut-il aller jusque-au Tribunal Pénal International comme crime contre l'humanité ?
- Un état sans territoire n'est-il pas en train de naître ?



A Shishmaref, face à ces difficultés les habitants se sont pris en main et ont organisé leur lutte. Ils ont organisé au niveau local un référendum en 2002 puis en 2016 pour avaliser l'idée d'un déménagement du village.

Accoudée au seul bar du village, Dona Barr, la secrétaire du Conseil de la localité s'agace qu'en 2002 le référendum pour quitter le village n'a servi à rien : « L'installer ailleurs, mais où ? Ce vote est surtout symbolique car nous n'avons pas les moyens de partir et puis ici, c'est 500 ans d'histoire collective. Il y en a ici qui ont dû changer 13 fois de domicile en 15 ans ! ».

Quelques années plus tard, en 2008, les enfants de l'école de Shishmaref décident d'envoyer une lettre à Al Gore qui fait de l'environnement son combat et devient prix Nobel de la paix en 2007. Bien que sensible à leur situation, Gore n'influera pas sur leur sort.

Alors c'est la débrouille qui prend le dessus et les habitants se prennent en charge pour se reloger. Fred Eningowuk me donne rendez-vous dans l'école rénovée il y a quelques années et qui reste debout, fière au sud du village. Il a présidé la Shishmaref Erosion and Relocation Coalition chargée de mettre en place un programme de déménagement du village. A l'époque, en 2004, personne ne souhaite partir même si quelques années plus tôt, ce sont plus de quinze maisons dans le nord de l'île qui ont dû être mises sur palette et déplacées.

La Coalition a identifié des sites avec un fort potentiel de terres et des points d'eau. A 90 km, près du village de Nome, un site pourrait accueillir le village. Stanley Toktoo nous y emmène. Il est en charge de l'organisation des transports pour le futur déménagement dont il nous parle avec ardeur dans son pick-up vrombissant et bruyant. Sauf que des études de faisabilité ont révélées des problèmes. « Déjà mes grands-parents me parlaient du changement climatique et du danger que cela représentait. Alors qu'être ilien les avait toujours protégés, leur île allait finir par les isoler. La glace qui ne se

forme plus, les aliments qui ne se conservent plus. Des mois entiers à ne plus pouvoir chasser ou pêcher. Ne rien faire abîme les hommes du village. Regardez, ils sont tous à boire au goulot dans les villages autour de nous. »

On continue la visite à pied, cette terre pourrait les accueillir mais est très enclavée et loin de leurs habitudes. Ici, ils deviendront chasseurs de rennes ou cueilleurs. La pêche aux gros cétacés restera un vague souvenir pour les générations à venir. Mais surtout avec quels moyens pourront-ils se ré-installer et organiser ce déménagement ? Stanley s'agace qu'aucune agence fédérale ne s'est officiellement saisie de ces questions de déménagement. Il continue " vous vous rendez-compte, il n'existe pas de numéro d'urgence, pas de cadre juridique auquel nous pourrions nous raccrocher."

Nous rencontrons Robin Bronen, directrice générale du Alaska Immigration Justice Project. Elle est avocate et se bat avec les populations forcées de se relocaliser pour cause climatique.

- Quel coût pour déplacer le village ? Est-ce facilement reproductible en termes de logistique ? Quelles sont les contraintes déterminantes ?
- Qui doit payer dans ces conditions ?

Le montant du déménagement de l'île s'articule autour de \$179 millions. Cette situation semble d'autant plus injuste que les villageois ont une empreinte écologique très faible en comparaison avec le reste du pays. Face à l'érosion, et pour sauver ce qu'il reste de leur côte, ils ont également tenté la construction d'une digue à l'instar de Venise qui voit aussi son patrimoine être menacé par la montée des eaux. En 2008 l'US Army Corps of Engineers (USACE) a bâti une digue d'énormes rocs.

De retour au village, nous voyons la digue construite par les villageois et l'USACE (corps des ingénieurs de l'armée), pour protéger leurs rares maisons encore debout. Elle mesure presque un 1 km de long mais ne protège qu'une partie de l'île. La digue renforce la côte nord mais d'autres sections continuent de s'éroder.

C'est en silence, loin de l'administration centrale des Etats-Unis que ce village va disparaître tout simplement. Ils n'ont pas de cadre auquel se rattacher, de loi qui leur apporte protection et de recours évidents. L'administration Obama avait commencé à prendre des mesures sur ces questions et à s'occuper des réfugiés de Shishmaref, mais l'administration a détricoté toute l'action de son prédécesseur. Sur le chemin du retour, nous naviguons avec encore dans la tête ces chants et danses. L'immensité du territoire et sa beauté coupent le souffle. Jusqu'à quand vont-ils tenir et rester ce peuple fier et autonome ? Au loin Esau pointe son doigt vers une tache sombre et de fer qui tranche avec la ligne d'horizon pure. 'Encore un nouveau forage... A croire que l'on nous entend de moins en moins ' ? ' Il y a encore deux ans, nous avons, avec un groupe de jeunes, intenté une action en justice et nous avons remporté le 9 octobre dernier une victoire puisque la Cour Suprême - après un rejet de la Cour d'Anchorage - a reconnu que la promotion des activités pétrolières dans la région était une atteinte aux droits

constitutionnels.' La justice est ici la seule chose qu'ils leur restent pour résister.

Et les traditions... Pendant les festivités, le Whaling festival, à côté de l'Inupiat Heritage Center, les tambourins en peaux de baleine résonnent au cœur du bourg. Les jeunes et les anciens dansent, les chants des femmes rendent hommage aux cétacés. Plus tard, avant le repas fait de soupe et de viandes de baleines, les adolescents se mesurent sur les trampolines et conquièrent le cœur des jeunes filles.

Les peaux servent aussi pour les tapis de campement sur la banquise. Participer à la pêche à la baleine est pour les hommes du village un honneur et un risque. Leur frêle embarcation peut facilement chavirer face à la force du cétacée. Il faut ici patience et expérience. Mais, les forages au loin et la fonte des glaces mettent en péril les migrations et la reproduction des baleines ; par extension donc, l'existence même des Inupiat. Mais ici certains disent que les baleines n'ont jamais été aussi nombreuses et en bonne santé. Qui croire ?



Valerie Cabanes est juriste en Droit International spécialisée dans les Droits de l'Homme et le Droit Humanitaire. Le régime juridique international n'offre pas de solution aux migrants environnementaux et les théories basées sur la notion de responsabilité ne sont encore qu'au stade de l'hypothèse.

- Cet immobilisme est-il lié à la notion d'ingérence ? ou est-ce un prétexte que les États ont trouvé pour ne pas avancer ?
- Quel intérêt trouvent-ils à ne pas avancer alors que cette situation va toucher le plus grand nombre indépendamment de leur race ou religion ?
- Y aurait-il bientôt plus de personnes qui se déplacent à l'intérieur ou à l'extérieur de leur pays ?

Et sur le front des responsables, comme nous le dit Valerie Cabanes, les théories fondées sur la responsabilité ne sont encore qu'au stade de l'hypothèse. Pourtant de plus en plus de scientifique et d'acteurs mettent en évidence le lien entre forages pétroliers au large de l'Alaska et bouleversement climatique.

Au regard des principes d'entraide et de la « non assistance à population en danger », l'État fédéral et l'État de l'Alaska doivent fournir toute l'aide nécessaire aux habitants de ces villages avant de trouver un nouvel emplacement et financer le déménagement. Mais, ces hommes, ces enfants, comment peuvent-ils devenir une force contraignante pour les Nations unies ?! En

effet, ils sont porteurs d'une importante « force morale », mais en tant que tels, personne ne pourra contraindre les États-Unis à les appliquer. La définition des réfugiés climatiques est donc encore à attendre...

Au café de l'île, les plus jeunes se sont réunis. Quelques heures avant de les quitter, nous allons relever la montée des eaux depuis notre arrivée. Comme une procession silencieuse, ils nous emmènent vers notre marque rouge.

Les institutions internationales doivent impérativement statuer pour établir un régime efficace. Il faut donc continuer sur cette lancée sans plus attendre. Néanmoins, une solution sera-t-elle trouvée à temps, avant que des communautés entières disparaissent à jamais de la surface de la terre, comme dans le mythe de l'Atlantide ?

La bonne nouvelle. Au village, nous venons d'apprendre que les habitants de Newtok, village voisin un peu plus au sud va bénéficier d'au moins 22 millions de dollars d'aide fédérale pour leur relocalisation. Presque inespéré ! Dans le petit avion qui nous ramène à Paris, je survole les baies des mers des Tchouktches et de Béring. Aujourd'hui Newtok, demain Shismaref. Le visage d'Esau symbole de la lutte se dessine dans le paysage. Comme les contours de l'espoir.



L'érosion de la côte de Shishmaref

Note de réalisation

Dans les documentaires que j'ai réalisés et ceux sur lesquels je travaille, une des problématiques récurrentes est la menace de l'homme sur la biodiversité. Surchasse, surpêche et, plus généralement, hyperconsommation en sont responsables. Dans ce cas, la menace est directe, et, irréductiblement, 72 espèces s'éteignent chaque jour. Il existe également une menace moins directe : la superactivité industrielle de l'homme l'a conduit à annexer le terrain de vie des autres espèces. La meilleure illustration en est l'exploitation de l'huile de palme et l'orang-outan. Résultat : l'habitat des animaux se réduit à peau de chagrin jusqu'à ce que l'animal disparaisse.

Une fois de plus, on aurait tort d'opposer homme et nature. L'ensemble forme bien un tout inaliénable. L'homme, en pesant sur le biotope de ses espèces contemporaines, s'est pris à son propre piège, et c'est son propre habitat qu'il est en train de menacer. C'est que montre très concrètement l'histoire que nous allons vous raconter, celle des habitants de l'île de Shishmaref.

Pour moi, la raison de ce documentaire - et, peut-être aussi son but - est une prise de conscience. Pour y parvenir, l'idée est de plonger en immersion dans le quotidien du village inupiaq, comprendre leur mode de vie, équilibré, en respect avec leur environnement, se projeter, créer un attachement avec les villageois, se mettre à leur place face à un péril qui sera bientôt celui d'une grande partie d'entre nous. Le réchauffement climatique fait fondre la glace. Conséquence directe : la montée des eaux avale littéralement les maisons du littoral, à commencer par celles des Inupiaqs en Alaska.

Nous rendons l'immersion chez les Inupiaqs possible grâce à une approche discrète, ouverte. L'équipe de tournage est réduite au minimum, la caméra est proche, nous prenons le temps de nous intégrer, de nous faire accepter pour capter des séquences authentiques de leur routine, pour admirer aussi ce lieu exceptionnel où la beauté côtoie la tristesse. Cette véracité se fait sentir aussi dans les témoignages : les villageois se livrent. Graduellement, nous prenons fait et cause pour leur combat. Le documentaire a un rôle à jouer. Nous le faisons ressentir dans la réalisation : si, au début, une certaine distance s'est installée entre la caméra et les villageois, au fur et à mesure cet écart s'amointrit, nous sommes avec eux, nous les accompagnons devant les autorités, puis devant la cour suprême, les institutions. Le récit est vivant, spontané, un certain suspense sur l'issue tend la narration. Face au dérèglement climatique, le temps est venu de produire des films qui font sens et qui peuvent même être utiles.

D'un triste constat que nous vérifions sur place concrètement, nous allons suivre plusieurs habitants représentant l'île de Shishmaref dans la lutte pour leur survie. Ils auront recours à tous les moyens - juridiques, politiques, médiatiques. Chaque étape se solde par un échec. Ils insistent, ils n'ont pas le choix, c'est leur espace de vie qui est en jeu et donc leur existence même.

Pour le figurer nous tracerons une ligne rouge au début du film qui marquera l'état de la côte. Nous y retournerons à la fin du film comme pour boucler la boucle et témoigner de la temporalité de cette érosion.

La structure du documentaire colle à cette bataille, avec ses rebondissements, les moments de tristesse, les éclaircies, les affrontements, les petites victoires.

Voici le découpage possible du film.

- Les maisons s'effondrent sur l'île de Shishmaref, à l'ouest de l'Alaska, rappelant symboliquement l'effondrement qui guette notre planète.
- Les Inupiaqs sont un peuple extraordinaire qui chasse les gros cétacés depuis plus de 4000 ans. Shishmaref est l'un des derniers villages de 'natifs' aux États-Unis qui a gardé son style de vie, une économie d'autosubsistance et ses traditions. Leur cadre de vie est magnifique, unique.
- Ici, le réchauffement climatique est concret : l'eau a monté, la plage n'existe plus, la glace se forme en décembre et non plus en octobre, les aliments ne se conservent plus, la pêche est réduite. Le village est en danger.
- Séquence fabuleuse de la pêche traditionnelle au phoque. Mais les phoques ne reviennent plus. Crabe et colin se raréfient.
- Rencontre avec les parents de Norman mort d'avoir traversée une banquise fragilisée par le réchauffement climatique. Les parents restent dignes.
- La solution la plus logique est d'endiguer l'île. Le maire s'est renseigné, c'est trop coûteux.
- Le jeune Esau, comme d'autres, a décidé de se lever et de défendre le destin des siens, avec l'énergie et la candeur qui le caractérisent. Il écrit à Al Gore. Ce dernier lui répond ! Il est sensible à son histoire. Mais il ne fera rien.
- Esau, artic youth ambassador, forme un groupe devant la Cour Suprême d'Alaska. Il intente une action en justice contre l'État. Mais l'État n'aidera pas Shishmaref.



- Les forages, importants dans cette partie du monde, sont parmi les grands responsables du changement climatique. Esau nous en montre un à l'horizon. Une solution serait de les taxer pour financer l'endiguement. Esau attaque.
- La Cour Suprême décrète que les forages portent atteinte aux droits constitutionnels.
- Scène de fête traditionnelle dans le village avec des trampolines géants en peau de cétacé, avec un foot-baseball inupiaq qui se joue à plus de 50 !
- Mais rien ne se passe suite à la décision de la Cour Suprême. La seule solution qu'il leur reste est le déménagement. Une coalition est créée avec Fred à sa tête. Il estime à 179 M\$ les coûts du déménagement. Les villageois n'ont pas les moyens et leurs maisons, forcément, ne valent plus rien.
- Fred demande de l'aide à la communauté internationale. Kelly Clements, sous-secrétaire au Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés, répond en substance que rien ne sera fait tant que le statut de réfugié climatique n'est pas reconnu.
- Esau s'entoure d'un responsable politique et d'un avocat. Ils veulent se battre pour que les habitants de Shishmaref obtiennent ce statut. Sans succès.
- Lueur d'espoir : Alaska Immigration Justice Project et l'armée américaine travaillent de concert à construire une digue.
- Mais la digue est trop courte, elle ne fait qu'un kilomètre de long et ne protège qu'une partie de l'île. La suite devrait arriver, mais quand ?
- Une maison menace de s'effondrer. Il faut la mettre sur palettes et la décaler. C'est la 15e en 5 ans ! La dure réalité de Shishmaref. Il faut vraiment déménager.
- Les villageois votent pour ou contre le déménagement. Une grande partie du village ne veut pas quitter la terre de leur ancêtre. C'est le cas de Kim, 67 ans, qui a laissé partir son mari et ses enfants à l'intérieur des terres, à 150 km, pour qu'ils aient un avenir. Elle ne peut pas se résoudre à abandonner la culture de son peuple.
- Les inupiaqs vivent en harmonie avec la mer, ce rapport leur est vital. Ils chassent respectueusement phoques et baleines boréales, circulent derrière leurs chiens de traineau. Esau nous emmène sur son bateau en peau de phoque jusqu'à Barrow, la ville la plus au nord des États-Unis. C'est le jour de la fête de la baleine. Nous avons le privilège d'y participer. Tout de la baleine est utilisé (viande, soupe, tapis, tambour, trampolines).
- La digue n'aura jamais de suite, Donald Trump coupe court au programme.
- L'État d'Alaska se doit normalement d'assister une population en danger.
- Nous interpellons Valérie Cabanes, juriste en droit international, sur le sujet. Effectivement, les forages sont responsables du réchauffement climatique. Mais le régime juridique international ne reconnaît pas officiellement cette responsabilité...
- Si on ne parvient pas à sauver les 600 habitants de Shishmaref, que ferons-nous des 200 millions de personnes dans le monde directement menacées par la montée des eaux ?
- Une éclaircie dans ce ciel sombre. Les États-Unis ont subventionné le déménagement du village voisin, Newtok, pour 22 M\$!

Jérémy Frey

Les personnages



Fred Eningowuk

Il a présidé la Shishmaref Erosion and Relocation Coalition chargée de mettre en place un programme de déménagement du village

Esau Sinnok

Il est aujourd'hui un des Arctic Youth Ambassadors et s'est engagé pour la défe



Kim Ningeulook

Elle a préféré rester sur la côte en délitement quand son mari a décidé de déménager dans les terres.

Joël Clément

Membre de l'administration Obama qui a défendu la cause des populations d'Alaska



Robin Bronen

directrice générale du Alaska Immigration Justice Project. Elle est avocate et se bat avec les populations forcées de se relocaliser pour cause climatique

Christine Shearer

Chercheuse en géothermie qui met en garde sur les effets des forage. Elle est l'auteure de "Kivalina , a climate change story"

